

Théâtre
de la Direction
Emmanuel
Demarcy-Mota
PARIS Ville



**GWENAËLLE
AUBRY
SARAH
KARBASNIKOFF
ELISABETH
CHAILLOUX**
Personne
9 - 27 JAN. 2023

SOMMAIRE

Extraits p. 5
À romancer p. 6
Note d'intention p. 7
Biographies p. 8

RÉSUMÉ

Comment exister
quand on est la fille de personne ?
De A comme Antonin Artaud
à Z comme Zelig
en passant par B comme James Bond
ou S comme SDF,
Personne est le bouleversant portrait,
en vingt-six lettres, d'un homme étranger
au monde et à lui-même.



GWENAËLLE AUBRY / SARAH KARBASNIKOFF ELISABETH CHAILLOUX

Personne

Texte Gwenaëlle Aubry

Adaptation Sarah Karbasnikoff en collaboration avec Elisabeth Chailloux

Mise en scène Elisabeth Chailloux en collaboration avec Sarah Karbasnikoff

Collaboration artistique Thierry Thieû Niang

Scénographie Aurélie Thomas

Lumières Olivier Oudiou

Son Madame Miniature

Costumes Dominique Rocher

Vidéo Michaël Dusautoy

Avec Sarah Karbasnikoff

Création du 9 au 27 janvier 2024 au Théâtre 14 en partenariat avec le Théâtre de la Ville.

Production Théâtre de la Balance. Coproduction Théâtre de la Ville-Paris. Résidence De Création Théâtre des Quartiers d'Ivry, CDN du Val-de-Marne.

Le Théâtre de la Balance est conventionné DRAC Île-de-France-ministère de la Culture. Coréalisation Théâtre de la Ville-Paris – Théâtre 14-Paris.

Personne, prix Fémina 2009, est publié au Mercure de France.

Photos de répétitions Nadège Le Lezec

ENTRE OMBRE ET LUMIÈRE, PASSÉ ET PRÉSENT, UN DIALOGUE POSTHUME LUMINEUX ENTRE UN PÈRE, SA FILLE ET UNE FOULE DE PERSONNAGES.

Comment exister quand on est la fille de *Personne* ? Dans un abécédaire poétique qu'elle égrène de A comme Antonin Artaud à Z comme Zelig, Gwenaëlle Aubry dresse un portrait bouleversant de son père disparu. Avocat, universitaire de renom, mais absent à lui-même et au monde, souffrant d'un spectre bipolaire, il laisse à sa mort un texte autobiographique « à romancer ». De ces fragments et de sa propre déchirure, l'autrice recompose un récit tendre et poignant qui vient nous troubler profondément. Comédienne de la Troupe du Théâtre de la Ville, Sarah Karbasnikoff éclaire toutes les nuances de ce chant solaire de souffrance et d'amour. Marina Da Silva

RÉSERVATIONS INDIVIDUELLES

➔ theatredelaville.com | 01 42 74 22 77

➔ theatre14.fr | 01 45 45 49 77 | billetterie@theatre14.fr



EXTRAITS

BOND (JAMES BOND)

Mon père voulait être James Bond.

Parfois même, quand ça n'allait pas, il était James Bond. Dans ce cas, il mettait ses lunettes d'aviateur, lissait ses cheveux en arrière et, par exemple, il dictait des lettres de candidature à la DGSE et à la DST :

« *En août 1999, les cours et les examens ayant pris fin, je dictai deux lettres de candidature à la DGSE et à la DST. Je pris beaucoup de vin un soir, et allai au commissariat donner mes deux lettres. Mal m'en pris. J'ai passé la nuit au poste etc. etc. et le rire du Bon Dieu m'est parvenu quand le commissaire en bel uniforme m'a dit "cela fait drôle à un ancien étudiant d'arrêter son professeur".* »

Je ne sais pas quand je me suis dit pour la première fois « *mon père est fou* », quand j'ai adopté ce mot de folie, ce mot emphatique, vague, inquiétant et légèrement exaltant, qui ne nommait rien, en fait, rien d'autre que mon angoisse, cette terreur infantile, cette panique où je basculais avec lui et que toute ma vie d'adulte s'employait à recouvrir, un appel de lui et tout cela, le jardin, le soir d'été, la mer proche, volait en éclats, me laissant seule avec lui dans ce monde morcelé et muet qui était peut-être le réel même.

DISPARU

« *J'évoque donc le suicide, péché du lâche, qui prive les siens de lui-même. En un premier temps, j'ai fait porter tous mes écrits à la bibliothèque de l'Université pour qu'ils y restent comme une trace posthume de moi-même. En un second temps, j'ai dilapidé mon petit héritage, vite et sans plaisir. Puis j'arrêtai mes cours dans une grande école de commerce, mes conférences à l'ENA, etc.... J'allais contempler de nuit la Seine pour m'y jeter. C'est ainsi – passons les détails – qu'une ambulance me conduisit un jour jusqu'à une clinique psychiatrique de ma ville d'enfance. Une nuit d'août, je me déshabillai et me jetai à l'eau, cherchant la mort dans les remous. Elle ne vint pas. Dépité, je retournai à la rive, là où étaient les chalands, et c'est une main secourable qui me sortit de l'eau.* »

La dernière fois que je l'ai vu vivant, c'était dans un petit restaurant près du Père-Lachaise, par une journée nuageuse de février. Ma fille voulait aller sur la tombe de son autre grand-père, mort une année auparavant. J'étais fatiguée, ce jour-là, irritée par le tapage de l'enfant, anxieuse à l'idée de ce face-à-face entre elle et son grand-père disparu, agacée, aussi, parce que mon père, cette fois encore, n'avait pas de quoi payer son déjeuner, parce que, cette fois encore, il ne parlait que de lui, parce que j'avais l'impression de veiller sur deux enfants. Je prêtais une oreille distraite à ce qu'il me disait, ses problèmes de santé, ses projets insensés (devenir écrivain public, psychanalyste, ou « coach » : ce simple mot m'exaspérait).

De lui, ce jour-là, je ne conserve qu'un souvenir imprécis. Je n'arrivais pas à rester assise en face de lui, à être là, simplement, avec lui. Peut-être a-t-il pensé, ce jour-là, que je l'aimerais mieux mort que vivant. Il nous a accompagnés jusqu'à la porte du cimetière dans la lumière nuageuse et plombée. Je l'ai embrassé tendrement pour me faire pardonner ma mauvaise humeur. Je ne l'ai pas regardé s'éloigner.

LÉAUD (JEAN-PIERRE)

Ma mère et mon père, un jour étaient assis côte à côte au cinéma. Le film avait commencé, la salle était plongée dans l'obscurité, quand ma mère a entendu grincer un fauteuil derrière elle. Machinalement elle s'est retournée, et elle a vu mon père qui s'asseyait. Pourtant il était bien là, à sa droite, il n'avait pas bougé. Elle a passé le reste de la séance (l'histoire ne dit pas quel film on projetait) à se demander qui était ce double surgi dans l'obscurité. Quand les lumières se sont rallumées, elle a reconnu Jean-Pierre Léaud.

D'où il faut conclure que Jean-Pierre Léaud ressemble à Dustin Hoffman. Comme l'Antoine Doinel de *Baisers volés*, mon père aimait les femmes plus grandes que lui. Mais c'est dans *Domicile conjugal* que je le retrouve.

Le jeune homme brun et nerveux avec ses pulls étroits et ses vestes étriquées, mais aussi la très jeune femme au visage de biche, le petit appartement du XIV^e arrondissement, et surtout l'extrême jeunesse de ces deux-là, l'impression de deux enfants qui jouent au Papa et à la Maman. Jeunes mariés en 1968, ils ont tout raté, ma mère tricotait en rêvant des écharpes pleines de trous pour les enfants qu'elle n'attendait pas encore, quant à lui, il ne trouvait pas son rôle, flic ou voyou, maître ou rebelle, il hésitait, il avait vingt-deux ans mais il enseignait à Nanterre, il n'a rien vu venir, mais alors rien du tout, quand les événements ont commencé, il s'est baladé en spectateur, à Assas, à la Sorbonne, au Panthéon : « *Ma femme et moi jeunes mariés ne sommes sortis qu'une fois la nuit. La radio annonçait que les nouveaux gaz lacrymogènes rendaient les étudiants aveugles et qu'il fallait par tous les moyens apporter de la gaze, du coton, de l'éther à la faculté de Médecine. Enfants de médecin tous deux, nous étions doublement concernés. Nous avons pris la voiture sur laquelle j'avais collé des croix rouges fixées sur des mouchoirs blancs, et nous avons filé jusqu'au carrefour de l'Odéon. Ma femme tricotait dans la voiture. J'ai eu droit à un jet de grenade lacrymogène car j'avais bêtement laissé ma vitre entr'ouverte. Mon épouse, rien heureusement, sinon qu'elle avait raté un rang de tricot.* »

SDF

Il est parti pieds nus, m'a dit mon grand-père ce jour-là au téléphone. C'était le jour de mes trente ans, je m'étonnais qu'il ne m'ait pas appelée. Mon père a disparu, il est parti pieds nus, mon père a disparu, il est parti pieds nus. Pieds nus, je ne voyais plus que ça, des pieds nus et sales sous un pantalon de flanelle effrangée, et autour, fugitives, des images en pagaille, un vagabond d'Épinal portant sur l'épaule un baluchon suspendu à un bâton, le juif errant obscur et royal, les quais de Seine déserts la nuit, et encore, et surtout, allongées sur le trottoir sous des cartons et des sacs en plastique, des formes humaines.

« *Fuir, fuir un cours de maîtrise, prendre un train sans billet, marcher dans le flot des voitures de Saint-Germain-des-Prés jusqu'à l'Arc de triomphe, plonger en pleine nuit dans une rivière polluée, marcher, marcher, marcher encore dans la nuit sans papiers ni argent jusqu'aux ghettos des environs de la Ville, et me retrouver au petit jour dans un foyer africain, puis ramené avec bonté par des chauffeurs de taxi jusqu'à la « maison du père », avec un grand sourire et un vœu de bonne nuit, des dents très blanches éclairant ma nuit. (Il n'y a pas de SPA pour les chiens-hommes perdus sans collier...il y a le cachot, ou l'Hôpital psychiatrique de la Police).* »

À ROMANCER

« À romancer » : telle est l'injonction sous laquelle s'est écrit *Personne*. Ces mots impérieux et opaques figuraient sur un manuscrit trouvé à la mort de mon père : des feuillets organisés en chapitres, numérotés, rangés dans une chemise bleue où se lisait, outre ces mots, un titre - *Le Mouton noir mélancolique*. Un manuscrit, donc, un « livre », disait mon père quand il m'en parlait, un livre qu'il souhaitait voir publié, pas un cahier ni un journal intime... Ce travail, il allait falloir le mener, en même temps que celui du deuil.

Qu'est-ce que ça veut dire, « romancer » ? Mettre en récit ? En fiction ? En romance ?

Je ne voulais pas d'un roman familial. Ni d'un roman de deuil. Pas d'un « récit intimiste ». Pas d'autofiction. Pas d'aveu, de confession ni de témoignage... J'ai lu et relu le manuscrit, puisque telle était, cette fois, la strate de réel à sonder : un texte, un texte qui déjà romançait et commençait à chanter, un texte autour duquel le mien se construirait comme une chambre d'échos, pour l'amplifier, le réverbérer - porter son verbe plus haut, plus fort encore. Des lignes de fiction s'y dessinaient, des masques y défilaient, des persona... figures légendaires ou icônes enfantines (James Bond, Clown, Pirate...). Restait à les prolonger, à les déployer, à convoquer, pour les accompagner, d'autres fictions, d'autres images, d'autres persona et d'autres personnages. C'est cette troupe de masques, cette foule intérieure, que l'abécédaire fait défiler - puisque telle est la forme, contraignante, arbitraire, et ludique qui s'est finalement imposée : un abécédaire exhaustif, dont chaque lettre, de « A » comme « Antonin Artaud » à « Z » comme « Zelig » convoque un nom.... Dans l'espace intérieur ainsi structuré (l'intérieur n'est pas l'intime, l'intérieur est très ouvert, très poreux, très peuplé), deux voix pouvaient se croiser...

Personne, ce livre-là, a en partie changé mon deuil en vie, mon mort en mots : construit la scène où projeter, ombres et lumières mêlées, des fragments de masques, des éclats de voix. Mais *Personne* n'est pas mon père, il est ce qui, de lui, est devenu sonore... Le reste appartient au silence. Car ce qu'on ne peut chanter, il faut le taire.

Gwenaëlle Aubry, extraits de *À romancer*



NOTE D'INTENTION

C'est Sarah qui m'a donné à lire *Personne*.

J'ai découvert le texte bouleversant de Gwenaëlle Aubry.

L'autrice y parle de son père bi-polaire. Un homme avec autant de visages, autant de masques qu'il y a de lettres de l'alphabet. Et derrière les masques, les pelures, comme pour Peer Gynt, un vide vertigineux, personne.

Pas de noyau dur.

« *Tu es un oignon. Je vais t'éplucher, mon cher Peer ! ... Je vais enlever la couche extérieure... Incroyable la quantité de couches ! Le noyau ne va-t-il pas apparaître un jour ? Tout n'est que pelures ! (Il épluche l'oignon tout entier). Pardieu non, il n'y en a pas !* »
Ibsen - Peer Gynt - Acte 5

L'abécédaire qui donne sa forme au roman contient aussi les fragments d'un texte autobiographique écrit par le père avant sa mort : *Le Mouton noir mélancolique*.

J'ai été saisie par l'histoire de cet homme : issu d'une famille bourgeoise, avocat, professeur de droit à l'ENA, il devient fou – « suicidé de la société ».

Avec en filigrane l'histoire de cette société : la guerre d'Algérie, Mai 68...

Nous avons continué à travailler l'adaptation ensemble : à haute voix.

Personne est à la fois une enquête, un chant d'amour, un dialogue entre un père et sa fille, et un impossible portrait « à mettre en scène ».

Une seule voix pour faire entendre le texte de la fille et celui du père : celle de Sarah, Sarah seule sur scène, qui donne une voix à ces deux langues, un corps à ces deux voix, un visage au défilé des masques.

Nous allons convoquer le public dans notre théâtre d'ombres, pour évoquer une dernière fois le mouton noir mélancolique, essayer de tirer une dernière fois « *cet impossible portrait, que chaque jour de sa vie il a tenté, qu'à mon tour j'ai porté pour différer sa mort, ce portrait en vingt-six angles et au centre absent, ce portrait en vingt-six autres et au moi échappé* ».

Elisabeth Chailloux

Voilà que je reviens 3 ans en arrière quand j'ai lu *Personne* que Gwenaëlle Aubry m'avait offert après être venue voir *Alice et autres Merveilles* que je jouais au Théâtre de la Ville.

Très vite je me suis mise à le lire à voix haute, ce qui ne m'arrive jamais. J'ai eu le désir d'être traversée par sa voix et l'envie de me l'approprier : de la faire mienne.

Puisque je voulais interpréter cette fille, il m'a semblé évident qu'il fallait aussi que ce soit moi qui dise les mots du père. Ce père bi-polaire qui abritait en lui une multitude de « moi », il y aura donc sur scène un seul corps pour tous, pas de partenaire. Je serai « *ce pont suspendu très haut sur l'absence* » et (le temps d'une représentation) j'essaierai de réunir encore une fois ce père et cette fille.

Deux voix très distinctes, deux générations, mais aussi deux écritures très différentes. Comment passer de l'une à l'autre ? Faire la distinction sans renier la filiation ?

Et puis Elisabeth Chailloux est rentrée dans l'aventure assez simplement : je lui ai raconté *Personne*, 3 jours plus tard elle l'avait lu et le travail a commencé. Quand j'ai parlé à Gwenaëlle de mon envie de jouer son livre et que j'ai commencé à travailler sur le montage d'une version scénique, elle m'a envoyé un texte dans lequel elle met « deux, trois choses au point sur *Personne* :

« *... La grande joie, la grande santé de l'écriture tient, je crois, à ce double mouvement : être arrachée à soi, traversée, sans frontières ni barbelés, par tous les autres, foules innombrables, tribus radieuses ; trouver pour dire cela une voix qu'on ne se connaissait pas mais dont on sent, pourtant, qu'elle est en vous un rythme antérieur, une pulsation organique. Écrire, c'est trouver cette voix-là (et c'est pourquoi j'aime tant lire à voix haute), la chercher à chaque livre, avoir peur de la perdre car elle ne vous appartient pas. Quand on l'a trouvée, retrouvée, alors on ne sait plus qui l'on est, mais on sait où l'on est (ancrée au cœur du monde, enfin aux prises avec le réel). On écrit pour survivre, et deux fois : pour vivre par-delà ce qui vous menace, vous terrasse ; mais aussi pour vivre plus fort et plus clair... »*

Sarah Karbasnikoff

BIOGRAPHIES



GWENAËLLE AUBRY

Gwenaëlle Aubry est née en 1971. Ancienne élève de l'École normale supérieure et du Trinity College de Cambridge, agrégée et docteur en philosophie, elle est directrice de recherche au CNRS. Elle est l'auteur de récits, d'essais et de romans traduits dans une dizaine de langues parmi lesquels *Le Diable détacheur* (Actes Sud, 1999), *L'Isolée et L'isolement* (Stock, 2002 et 2003), *Notre vie s'use en transfigurations* (Actes Sud, 2007), écrit en résidence à la Villa Médicis, *Par-*

tages (Mercure de France, 2012), *Lazare mon amour* (L'Iconoclaste, 2016), *Perséphone 2014* (Mercure de France, 2016), *La Folie Elisa* (2018), *Saint Phalle* (2021).

Elle a reçu, en 2009, le prix Femina pour *Personne* (Mercure de France).



ELISABETH CHAILLOUX

Elle rencontre Adel Hakim en 1980, sur le plateau du Théâtre du Soleil, sous le regard d'Ariane Mnouchkine, au cours d'un atelier.

En 1984, elle crée avec Adel Hakim le Théâtre de la Balance.

En 1992, elle est nommée avec Adel Hakim à la direction du Théâtre des Quartiers d'Ivry, fondé par Antoine Vitez.

En janvier 2003, le Théâtre des Quartiers d'Ivry devient Centre dramatique national en préfigu-

ration pour Ivry et le Val-de-Marne.

En décembre 2016 avec l'inauguration de La Manufacture des Éillettes, le Théâtre des Quartiers d'Ivry devient Centre dramatique national du Val-de-Marne.

En 2019, après cette longue et belle aventure à la direction du Théâtre des Quartiers d'Ivry, elle retrouve sa compagnie, le Théâtre de La Balance.

MISES EN SCÈNE

La Surprise de l'amour de Marivaux, *Le Paradis sur terre* de Tennessee Williams, *Alexandre le Grand* de Racine, *Les Fruits d'or* de Nathalie Sarraute, *Par les villages* de Peter Handke, *Pour un oui ou pour un non* de Nathalie Sarraute, *La Ménagerie de Verre* de Tennessee Williams, *L'île des esclaves* de Marivaux, *Quai Ouest* de Bernard-Marie Koltès, *Une Lune pour les déshérités* d'Eugene O'Neill, *La Vie est un songe* de Pedro Calderon de la Barca, *Inventaires* de Philippe Minyana, *Sallinger* de Bernard-Marie Koltès, *La Fausse suivante* de Marivaux, *Hilda* de Marie NDiaye, *L'illusion comique* de Corneille, *Le Baladin du monde occidental* de J.M. Synge, *Phèdre* de Sénèque, *Les Femmes savantes* de Molière, *Les Reines* de Normand Chaurette, *Mademoiselle Julie* d'August Strindberg et *Hilda* de Marie Ndiaye.



SARAH KARBASNIKOFF

Sarah Karbasnikoff a été formée à l'École du passage, à Théâtre en Actes, puis à l'École supérieure d'Art dramatique du Théâtre national de Strasbourg.

Elle travaille notamment avec Adel Hakim, Stéphane Braunschweig (Solveig : Peer Gynt d'Ibsen), Declan Donnellan (Chimène : *Le Cid* de Corneille), Agathe Alexis, Lionel Spycher et au cinéma avec Robert Enrico (*Vent d'Est*), Jeanne Herry (*Pupille*) et Naidra Ayadi (*Ma fille*).

Avec Emmanuel Demarcy-Mota, elle joue dans *Marat-Sade* en 2000 puis dans *Rhinocé-ros*, *Tanto Amor Desperdicado*, *Homme pour Homme*, *Casimir et Caroline*, *Bouli année zéro*, *Victor ou les Enfants au pouvoir*, *Le Faiseur*, *Alice et autres merveilles*, *L'État de siège*, *Les Sorcières de Salem*, *Alice traverse le miroir*, *Zoo ou l'assassin philanthrope*, *La Grande Magie*.



THIERRY THIEÛ NIANG

Thierry Thieû Niang est danseur et chorégraphe. Parallèlement à son parcours de création, il initie des ateliers de recherche chorégraphique autant auprès de professionnels que d'amateurs, d'enfants, d'adolescents, d'adultes et de seniors, de personnes autistes ou détenues.

Il collabore auprès de différents metteurs en scène, chorégraphes, comédien-ne-s et musicien-ne-s pour des créations partagées.

Officier des arts et des lettres, lauréat de la villa Médicis Hors les Murs, de la fondation Unesco-Aschberg et du Prix Chorégraphique SACD, il intervient auprès d'écoles d'art, de conservatoires supérieurs d'Art dramatique et chorégraphiques, d'associations de quartiers, d'hôpitaux et de prisons dans différentes villes de France et à l'étranger.



MME MINIATURE

En 1987, mme miniature remporte le premier prix de la classe de Composition électroacoustique de Denis Dufour au Conservatoire national de Lyon. En 1998, elle obtient le prix de la critique pour la musique de *La Vie est un songe* de Calderón mise en scène par Laurent Gutmann. Le metteur en scène fera appel à elle pour plusieurs autres spectacles. mme miniature réalise des créations sonores et musicales pour des pièces mises en scène par Catherine Mar-

nas, Elisabeth Chailloux, Laurent Delvert, Georges Lavaudant, Catherine Anne, Daniel Mesguish, Guillaume Galiène et Anne Kessler. Elle travaille aussi au Mexique avec les metteurs en scène Antonio Serrano et Daniel Gimenez Cacho.

Elle compose de la musique pour la danse notamment avec les chorégraphes Michel Kélémenis, Yan Raballand. mme miniature a créé aussi des musiques pour le cinéma documentaire comme *Lumière* d'André S. Labarthe et *Les Ouvriers de la terre* de Jean-Marie Barbe. Elle est également intervenante dans différentes écoles : TNS, ISTS, ERAC, ESAD, ESTBA, CFPTS, ENSATT, ENS...



AURÉLIE THOMAS

Aurélie Thomas, issue des arts décoratifs, puis diplômée de l'école supérieure d'Art Dramatique du TNS, est scénographe et costumière. Au sortir de l'école elle travaille avec Jean-Louis Martinelli ; puis au sein de la compagnie « X ici » de Guillaume Delaveau, elle conçoit les décors et costumes de pièces d'Ibsen, Sophocle, Calderon, Euripide, Ritsos, Marlowe, Michon. S'en suit une collaboration de 17 ans avec Christophe Rauck en servant des auteurs tels que Brecht,

Gogol, Crimp, Beaumarchais, Ostrovski, Nougaro, De Vos, Marivaux, Racine, Von Horwatt, Shakespeare, Stridsberg, mais aussi à l'opéra deux œuvres de Monteverdi.

Parallèlement elle signe les scénographies de Sarah Oppenheim d'après des textes « non théâtraux » (Michaux, Ovide, Rilke, Rodenbach), de John Arnold (adaptation du roman de Oates), de Jean-Yves Ruff (nouvelle autobiographique de Cendrars), d'Anne-Laure Liégeois (adaptation d'un roman de Bertina), de Sybille Wilson (spectacles musicaux sur Saint-Saëns et Donizetti) et de Johanny Bert (spectacle de marionnette sur une réécriture de la ronde par Verburgh).



OLIVIER OUDIOU

Après sa licence d'Études théâtrales à Paris III et sa formation à l'ISTS d'Avignon, Olivier Oudiou est assistant de Joël Hourbeigt et de Patrice Trottier sur les mises en scène d'Alain Françon, Jacques Lassalle, Olivier Py, Charles Tordjman, Pascal Rambert et Daniel Martin. Au théâtre, il est concepteur lumière pour de nombreux metteurs en scène dont Philippe Lanton, Cécile Garcia-Fogel, Fanny Mentré, Véronique Samakh, Christophe Reymond, Claire Devers, Frédéric Fage, Benjamin

Guillard, Philippe Minyana... Il travaille depuis 2005 avec Christophe Rauck qui monte Beaumarchais, Crimp, Gogol, Monteverdi, Brecht, De Vos, Marivaux, Racine, Von Orvath, Molière, Shakespeare, Lagarce, Strinberg.

En 2005, il fonde avec John Arnold, Bruno Boulzaguet et Jocelyn Lagarrigue le collectif « Theodoros Group » avec lequel il crée de nombreux spectacles.

Entre 1995 et 2007, il collabore à tous les spectacles de Stuart Seide : Shakespeare, Ford, Durrell, Molière, Mc Guinness, Bond, Barry... Entre 1993 et 2014, il crée les lumières des spectacles de Julie Brochen pour ses mises en scène de Labiche, Voznesenskaya, Kleist, Tchekhov, Tolstoï, Mishima, Offenbach, Claudel, Molière, Kertesz, Stravinsky, Florence Delay et Jacques Roubaud. Il a travaillé également pour des Ballets, en France et à l'étranger (Ballets du Rhin à Strasbourg, Northern Ballet à Leeds en Grande Bretagne, Grand Ballet de Shanghai en Chine).



MICHEL DUSAUTOY

Michaël Dusautoy réalise les mises en scène et en collaboration avec Annabelle Brunet les scénographies et vidéos de *Mille secrets de poussins* de Claude Ponti, *Mais regarde-toi !* et *Certains regardent les étoiles* de Frédéric Chevaux, *Après le tremblement de terre* d'Haruki Murakami, *L'Embranchement de Mugby* d'après Charles Dickens, *L'oiseau bleu* d'après Maurice Maeterlinck, *La Belle au bois* de Jules Supervielle, *Le Projet RW* d'après *La Promenade* de Robert

Walser. Il a par ailleurs été assistant à la mise en scène de Xavier Marchand pour *Le Bois Lacté* de Dylan Thomas, a mis en scène *Yvonne, Princesse de Bourgogne* de Witold Gombrowicz avec la compagnie Le Zèbre à Bascule et a dirigé avec Youlia Zimina la mise en espace de *La Fiancée Prussienne* de Youri Boudia.

Michaël Dusautoy réalise les vidéos et/ou les dispositifs scéniques pour les mises en scène de Claudia Stavisky, Olivier Fredj, Vincent Vittoz, Karim Sebbar, Nicolas Liautard, Adel Hakim, Elisabeth Chailloux, Philippe Awat, Anne Barbot et Karen Fichelson.



DOMINIQUE ROCHER

Avec le Théâtre du Campagnol à partir de 1988, Dominique Rocher collabore avec Françoise Tournafond, Steen Albro, Ghislaine Ducerf, David Belugou sur les créations des costumes dans les mises en scène de Jean-Claude Penchenat jusqu'en 2003.

Depuis 2008 elle travaille également à la création des costumes pour Julie Timmerman et Claudia Morin. Elle assiste Sabine Sigwalt pour François Rancillac et crée les costumes pour

Florence Huige et Philippe Awat.

Depuis 2003, elle travaille régulièrement avec le Théâtre des Quartiers d'Ivry, sur les mises en scène d'Adel Hakim et Elisabeth Chailloux : elle assiste Marc Anselmi, Agostino Cavalca et crée les costumes pour le festival Qué tal. Elle signe depuis lors toutes les créations Elisabeth Chailloux.

Pour l'opéra, elle assiste Agostino Cavalca sur les mises en scène de Patrice Caurier et Moshe Leiser.

Photos biographies © DR